LE JOURNAL DU DIMANCHE
3 mai 1992

Daho, l'équilibriste équilibré

par Isabel Ellsen

IL Y A eu la sortie de son dernier album *Paris ailleurs* et la diffusion d'un film de 26 minutes réalisé par Dough Nichol, coréalisateur d'*In Bed with Madonna*... Tout ce que l'on voulait savoir sur Etienne Daho, et qu'on ne saura jamais. Et ce n'était qu'un début : il prépare une longue tournée pour l'automne, et organise un gigantesque concert avec d'autres chanteurs français au profit de la recherche pour le Sida.

Etienne Daho est aussi difficile à saisir qu'à cerner. Portrait d'une rencontre inattendue... D'ailleurs, un peu plus, il repartait comme il était venu. Faute à son jean, sa chemise de bûcheron ouverte sur T-shirt et son blouson cuir noir. Le portier du Ritz intraitable et qui avait déjà barré la route à Mick Jagger pour un pantalon barriolé, en a eu quelques vapeurs. Faut avouer que dans ce bar velouté aux chuchotements intimes, simplement troublé par les grincements d'une harpe aux sanglots longs et monotones, Etienne Daho est une joyeuse fausse note. Ça va ? Ça va. Sauf qu'il ne fume plus depuis quatre jours et vous pompe l'air de son nouvel oxygène, comme un accro repenti qu'il est. Il jure qu'il tiendra, volonté de fer. Du coup, il boit du thé au lait parce que, s'il tombe sur une bière, il en boira vingt d'affilée. C'est sûr, et ne résistera pas à « en fumer une ». C'est encore plus sûr. Il ne faut pas jouer avec les nerfs des hommes d'excès. Et Daho en est un. Le jour, la nuit, et même entre-temps.

Nostalgie, spleen, cafard

Quand il mange : deux assiettes de sandwiches, un bol de cacahuètes, ahurissant ce qu'il engouffre. Quand il parle : « Je ne me donne pas deux mois avant de peser une tonne six. Heureusement, je cours une heure et demie par jour, ça me sauve. » Quand il rit, la tête renversée, la gorge qui palpite, c'est franc, contagieux et s'achève dans un sourire qui met mille ans à mourir. Quand il mélancolise, dans un accès de « saudade », comprenez là nostalgie, spleen, cafard. Alors il a le menton dans la main et l'oeil songeur : « Après tout, être chanteur ça ne veut pas dire grand-chose. Si on n'a pas la sensation de progresser dans ses textes, d'évoluer dans sa musique, les modulations de sa voix... Il faut pouvoir aller toujours plus loin, courir après une perfection que l'on n'atteint pas. Ça rend fou, ce sentiment de ne jamais être complètement satisfait... » Grimace à l'appui. Les yeux qui se croisent les bras. Dédramatisations et Daho s'en fiche de faire le laid, par moments. « La vie, ce n'est pas la comédie de l'apparence, du mensonge... » Et du moment qu'il me fait rire, ça le fait sourire. Question de générosité, à laquelle il croit très fort, plus qu'en Dieu. « Je prie quand ça m'arrange, j'oublie quand tout va bien. Je suis un croyant malhonnête, j'imagine. »

Excessif, Etienne Daho, quand il aime. Lisbonne, par exemple, entre autres villes. Mais ne pas connaître doit lui sembler ahurissant, puisqu'il a l'air ahuri, soudain. Alors il se rapproche, les coudes calés sur les genoux, les main qui s'agitent dans l'air, mais tout en douceur comme un danseur, le regard qui glisse sur des souvenirs inviolables et la voix qui module. Quand Daho aime, il parle comme il chante et il chante comme s'il devait mourir demain, ou pour oublier qu'il a plu, parfois, sur ses vacances : c'est rythmé, c'est langoureux, tenace, enfin quoi, c'est dingue, pense l'autre en face, comment ai-je pu vivre jusqu'ici sans connaître Lisbonne ? Cet homme a de ces priorités effarantes qui rendent encore plus effarant le fait qu'elles s'imposent alors à vous comme absolues.

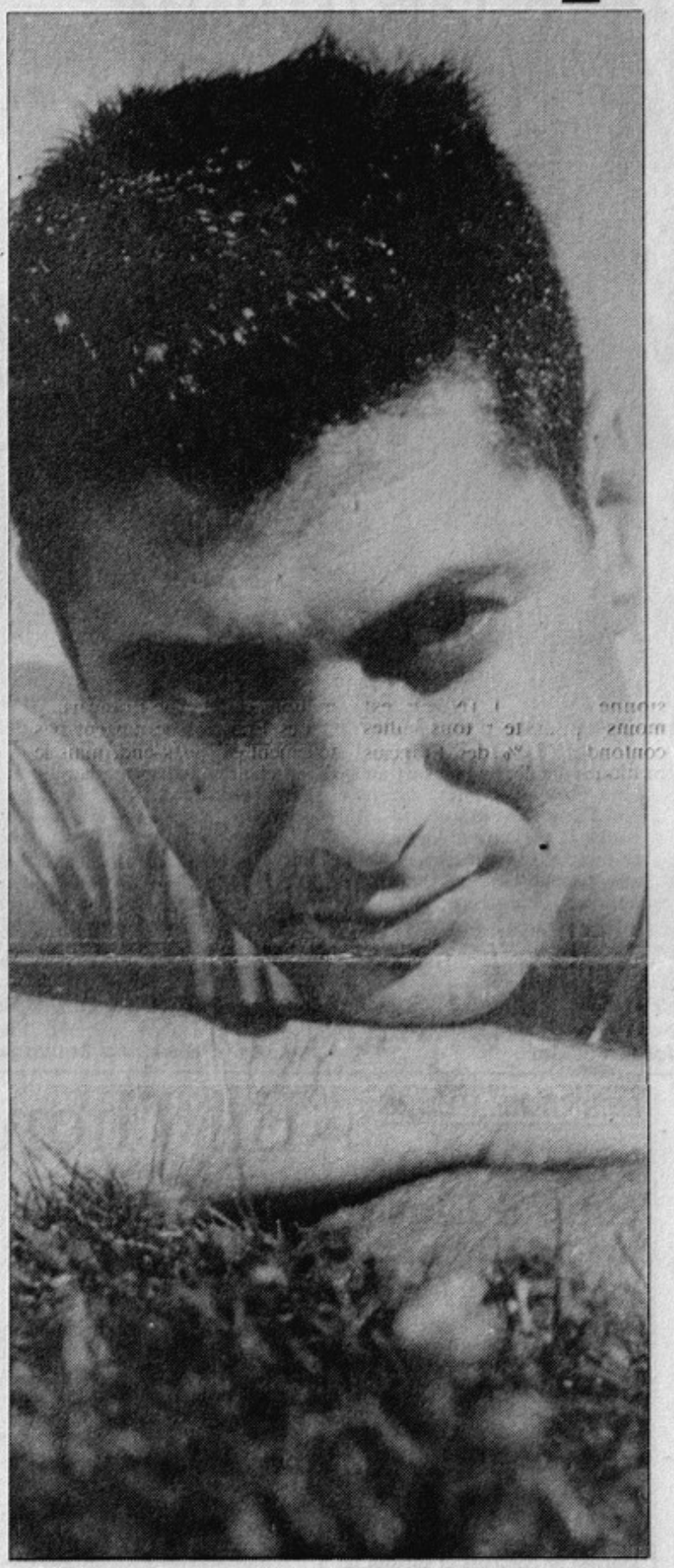
« Je fais merci mais non merci »

Puis les femmes. Peut-être pas toutes, mais de façon générale. Parce que c'est ça, la vie : les femmes, la musique, les copains, la bonne bouffe... Comment vous dire ? Oui, c'est cliché... mais si vrai.

Plus obsédé par la sensualité, l'émotion, la confusion des sentiments que par le sexe. Trop facile. « Après les concerts en tournée, il y a de tout qui traîne dans les couloirs de l'hôtel... » dit-il, et même pire : « Il m'est arrivé d'ouvrir la porte de ma chambre et de retrouver dans mon lit une femme ou même un homme que je ne connaissais pas. La mauvaise hystérie des groupies. Je sais bien que ça fait partie de l'ambiance folle des tournées mais je ne m'y habituerai jamais. Je ne peux pas me déconnecter à ce point-là. J'ai besoin de rester dans une certaine normalité des rapports entre les gens... » raconte-t-il, un rien sidéré, qui redevient le poète de ses textes pour dire : « Dans ces cas-là, je fais merci mais non merci, j'ai déjà rendez-vous avec la terre... »

Etienne Daho, capricorne ascendant lion et d'origine bretonne – dix francs qu'il est têtu comme une mûle –, veut garder la tête qu'il a et qui n'a pas enflé d'un bleu avec le succès. « J'aime les gens, les mélanges, je suis curieux... Si je ne pouvais plus sortir dans la rue acheter une baguette de pain, faire la queue au cinéma, dîner dans un restaurant avec des amis, traîner dans les magasins, tranquille, comme tout le monde, alors... ce serait l'enfer... »

D'ailleurs, Daho est comme tout le monde. Physiquement, j'entends. Rien d'extraordinaire, à part ce charme crispant – on s'en veut de sourire bêtement à tout ce qu'il dit – et qui, tout compte fait, n'a rien d'ordinaire. Mais dans sa tête, il a



« Il faut pouvoir aller toujours plus loin, dit Etienne Daho, courir après une perfection que l'on atteint pas. Ça rend fou, ce sentiment de ne jamais être complètement satisfait » (Photo Sygma)

des bas et des hauts. Des plongeons vertigineux, le temps de faire un disque, et qui le laissent brisé, avec des regrets sages, une sérénité qui ressemble à celle des malades aux innombrables rechutes. « Un album pour la vie, c'est une assurance contre la mort, dit-il. Et plus encore, qu'il faut savoir se résoudre aux séparations, ne pas prolonger les histoires qui détruisent, pouvoir être fier à défaut d'être heureux des ruptures élégantes, quand la compréhension, la tristesse réciproque, vous évitent la haine, encore trop proche de l'amour... »

Equilibriste équilibré, Daho, mais sur un fil du rasoir, et qui dérapera encore, tombera de nouveau, sombrera, mourra mille fois puisqu'il le faut bien pour vivre vraiment et écrire, créer. Souffrir, le dire, et rêver de ne plus souffrir, le dire encore, c'est toute l'histoire des hommes et des femmes qui passe dans la voix d'Etienne. Alors, il appellera son amie Françoise Hardy et parleront amour, ruptures, désillusions, souffrances, vacherie de vie et enfin, astres, numérologie, transmission de pensée. Ça durera des heures et ça ira mieux. Fatal. Suffit pour lui de se retourner, de faire le compte de ses galères, de ses succès, pour lui éviter de vaciller complètement. « Après tout, ce qui ne m'a pas tué me rendra plus fort »... Au milieu des doutes, des peines, Daho semble se raccrocher à la philosophie du fondateur du Cercle des poètes : « Carpe Diem », profite du jour présent... Et il choisit la joie, la gaieté, le tourbillon, le sport intensif et le vertige des sens à fleur de peau pour refuge.

Réflexe d'une jeunesse heureuse, probablement. Après tout, quand à l'âge de deux ans il grimpait sur un tabouret pour mettre sur le pick-up les disques de sa mère, il ne savait pas lire mais reconnaissait les pochettes, les couleurs, écoutait Dionne Warwick, Frank Sinatra, Elvis Presley et, déjà, il aimait. Déjà, il fredonnait. Déjà, il restait droit debout sur son tabouret et sans vertige. Trente-quatre ans plus tard, il ne marche pas comme les trop bons chevaux, en avant, calme et droit, mais à la façon des pur-sang, avec élégance et cette folie qu'ils ont pour gagner les paris les plus insensés : aller plus vite que le vent, être plus libre que l'air, et poursuivre son adolescence : « En étant chanteur, je ne vends que du rêve, c'est peut-être dérisoire mais c'est vital. Les gens qui ne rêvent jamais me font très peur. » Daho est insaisissable. Partout à sa place, et nulle part, vraiment. D'où le titre de son dernier album *Paris ailleurs*... Un voyageur croisé le temps d'un transit entre Londres et New York, ou plus simplement Rennes, le berceau familial, et La Baule pour préparer sa tournée. « Il faut que la voix tienne, mais aussi le physique, la forme, le mental... » Son travail, sa famille semblent ses seuls points de repères. Le reste du temps, Daho se perd et l'écrit. « M'avez-vous déjà vu quelque part... Rafraichissez-moi donc la mémoire. Extasié devant une toile de Witsen à Rome, à Londres ou à Rennes... »

Enfin, on l'a beaucoup dit, cet album vous tient la tête et les reins. Plus tard dans ses textes, dans une errance amoureuse qui a abîmé plus d'hommes qu'ils ne l'avoueront jamais, Daho écrit : « Sale blessure et mauvais temps pour les cœurs purs. Sale torture, ses obsessions ont la peau dure... » Mais aussi ces mots de la passion, que l'on murmure dans le noir et qui vous font vous perdre dans la nuit : « S'enticher, s'mélanger, s'apprivoiser, s'enchevêtrer, s'métisser, s'additionner, se mouvementer, s'colorer, s'enlacer, s'entrelacer, spiraler, s'addicter, s'adorer, s'allonger,

Paris tu perds,
Je pars.
Fin... »

Alors adieu des yeux. Adieu des mains. Bonjour les embouteillages et la saudade.